

« Je fabrique des jouets théâtraux »

SCÈNES Le Théâtre de Liège consacre un focus à l'auteur argentin Rafael Spregelburd

► Demandé dans le monde entier, l'auteur de « La Estupidez » est de plus en plus souvent en Belgique.
► Le Théâtre de Liège présente trois de ses pièces.

ENTRETIEN

Jem'envole pour Gênes tout à l'heure avant de repartir demain pour quelques jours en Argentine et puis je reviens pour les spectacles au Théâtre de Liège », rigole Rafael Spregelburd en commandant un thé à la terrasse d'une brasserie parisienne. Le soir précédent, il est arrivé de Caen où il présentait la création de *Fin de l'Europe*. Mais s'il ne reste que quelques heures à Paris, c'est avec une chaleureuse bonne humeur qu'il prend le temps d'évoquer son travail auquel le Théâtre de Liège consacre un focus dès ce mardi soir, avec trois spectacles et une rencontre avec l'artiste. Un auteur dont le collectif Transquinquennal a déjà monté *La Estupidez* et récemment *Philip Seymour Hoffman*, par exemple, repris dans ce focus. Mais on y découvrira aussi *Spam* mis en scène et interprété par Hervé Guerrisi et *Fin de l'Europe* que l'auteur met en scène lui-même (voir ci-contre).

Un thème qui ne manque pas d'intriguer, venant d'un auteur argentin. « Oui, je sais, je n'ai pas le droit, s'amuse-t-il. En fait, c'est une aventure qui a commencé en 2012 quand j'ai fait l'École des maîtres à Udine. Le principe, c'est de rassembler des comédiens de quatre pays, Belgique, Italie, France et Portugal, pour faire un workshop avec un metteur en scène international. Comme je suis auteur autant que metteur en scène, plutôt que de travailler sur un texte classique, j'ai voulu savoir sur quel sujet les comédiens avaient envie de travailler. J'ai proposé une base formelle qui serait toujours la même : la théorie de la catastrophe. On a donc travaillé sur ça, sur l'idée de la fin. La fin comme un mythe qui permet aux pouvoirs de faire naître certaines peurs dans les sociétés et d'utiliser ça pour faire en sorte que les choses restent comme elles sont, pour éviter le changement. » Ce spectacle composé de huit parties peut se voir en deux soirs ou en une intégrale de 4 heures.

« C'est très étrange de voir d'autres gens s'emparer de vos textes. Et très difficile à vivre » RAFAEL SPREGELBURD

Une durée qui ravit l'auteur, souvent obligé de se plier aux diktats de commanditaires ne rêvant que de spectacles courts et pas trop chers. « Cela semble être la norme du théâtre contemporain. C'est comme s'ils voulaient vous tester en vous disant : voilà ce qu'on peut produire, 4 ou 5 acteurs maximum, pas trop long, pas trop compliqué... Si vous montez un classique, vous pouvez déborder. Mais pour les auteurs contemporains, il faut toujours rester dans un format "industriel", prédéfini pour entrer dans le moule voulu par les programmeurs. C'est l'histoire de ma vie. Pour moi, écrire signifie d'abord couper, réduire, car on me demande toujours de resserrer, de faire plus court. Pas à cause de la qualité, mais à cause du format que les responsables de théâtre ont érigé en dogme en affirmant



« Quand je vois un comédien qui a appris par cœur un texte qui est aussi dans ma tête, c'est bizarre. C'est comme être mort et voir un autre qui a pris mon identité. » © BEAR BORGERS

que c'est ce que les spectateurs attendent. Si c'est trop long ou trop compliqué, ça ne marchera pas. Ce qui est un énorme mensonge. »

Frustré par ces règles non écrites, Rafael Spregelburd s'en affranchit régulièrement, notamment avec sa propre compagnie à Buenos Aires. « Dans mon pays, je fais mon théâtre de manière indépendante. Je n'attends pas de soutien de l'Etat, donc je fais ce que je veux. Et j'arrive à produire mes spectacles parce que mes pièces ont rencontré du succès à l'étranger. Je travaille en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Belgique... Donc je parviens à ne pas me conformer à ces formats préétablis. Mais ce n'est jamais facile. »

Depuis quelque temps, certains de ses textes sont d'abord créés à l'étranger en réponse à des commandes. Sans que cela change quoi que ce soit, assure-t-il. « J'écris les textes que je voudrais voir. Peu importe où je les crée. C'est vrai que le théâtre est parfois influencé par ce que j'appelle "l'esprit du lieu". Les règles de ce qu'on peut ou ne peut pas faire dans tel ou tel contexte. Et si on décide de faire ce qui n'est pas permis, il faut en assumer la responsabilité. Mes dernières pièces, je les ai écrites pour des compa-

gnies italiennes ou belges mais avec l'intention de les monter ensuite en Argentine, quand j'en ai les moyens. »

Si ses succès internationaux lui permettent de financer sa compagnie et ses créations en Argentine, ils lui laissent aussi une étrange impression. « C'est très, très étrange de voir d'autres gens s'emparer de vos textes. Et très dif-

ficile à vivre. Même s'il y a un côté humain très enrichissant. C'est comme si je vivais une double vie quelque part ailleurs. Quand je vois un comédien qui a appris par cœur un texte qui est aussi dans ma tête, c'est bizarre. C'est comme être mort et voir un autre qui a pris mon identité. Parce que les monologues que j'écris pour moi-même sont évidemment ba-

sés sur des éléments autobiographiques. Quant aux textes que j'écris et mets en scène pour ma compagnie en Argentine puis dont je découvre la version italienne, allemande ou belge, c'est très compliqué pour moi. La Estupidez que Transquinquennal a monté en Belgique a eu un grand succès et c'est super pour eux. Mais les priorités, le sens des mots, la vitesse, tout cela est tellement différent de ma version... Comme, en plus, il s'agit de textes que j'ai déjà montés, quand j'en vois d'autres versions, je ne retiens que les "erreurs" plutôt que les "réussites". Mais c'est ce qui arrive à chaque auteur quand tu constates que la seule chose qu'on a gardée de toi, c'est le texte. Pas le sous-texte, l'intention, le signifiant... Donc l'occasion de monter La fin de l'Europe ici est importante pour moi car c'est la première fois que je peux montrer comment je pense qu'un de mes textes doit être mis en scène. »

Pour Philip Seymour Hoffman, par exemple, Rafael Spregelburd a participé à la conception du spectacle en rendant visite régulièrement à l'équipe de Transquinquennal. « J'aime bien ce groupe parce qu'ils sont très anarchistes, ils n'ont pas de metteur en scène et prennent les décisions tous ensemble, comme une assemblée populaire. C'est le destin que j'aimerais pour le théâtre. Sur ce spectacle, j'ai été un collaborateur comme les autres. Je suis venu quatre fois à Bruxelles pendant le processus de création et ça m'a beaucoup aidé à comprendre ce qu'ils voyaient du texte et ce que je pouvais écrire pour une compagnie comme celle-là. »

Passionné par le théâtre, l'Argentin s'y entend pour faire naître sur scène des situations inattendues, burlesques, déroutantes. Car pour lui, le théâtre est un jeu. « C'est quoi le théâtre ? C'est un moyen de connaissance de la vie qui n'est ni scientifique, ni philosophique, ni religieux. C'est quoi ? C'est un jeu. Nous, les humains, on a la nécessité de jouer. Dès l'enfance. Parce que le jeu est un moyen de connaître le monde à travail un outil qui nous permet de faire des choses qui sont normalement interdites dans la vie : jeux de mots, jeux de sens... Je suis comme un fabricant de jouets et je suis responsable des règles du jeu mais je sais que ces règles ne fonctionnent pas dans la vie réelle. »

JEAN-MARIE WYNANTS

Focus Rafael Spregelburd au Théâtre de Liège du 17 au 29 octobre, mercredi 25 octobre, en collaboration avec l'Ulg, conférence et discussions autour de l'univers de Rafael Spregelburd et rencontre avec l'auteur à l'issue des spectacles. Infos : www.theatredeliège.be

LE FOCUS LIÉGEOIS

« Très drôle et très difficile à jouer »

Le programme liégeois démarre avec *Spam*, joué par Hervé Guerrisi. Trente courtes scènes qui se déroulent dans un mois de la vie d'un professeur universitaire ayant perdu la mémoire. « Il se réveille dans un hôtel à Malte avec son ordinateur, un smoking et une centaine de boîtes avec des poupées chinoises. Il essaie de reconstruire son identité à partir de ça. C'est une pièce très drôle mais aussi très difficile à jouer parce qu'elle est faite d'un tas de petites scènes que le comédien doit interpréter dans le désordre car tout est mélangé dans la tête du personnage. »



© STUDIO DEBIE

Parallèlement, on pourra voir ou revoir *Philip Seymour Hoffman par exemple*, par le collectif Transquinquennal.



© HERMAN SORGELOOS

Le focus se terminera avec *Fin de l'Europe* mis en scène par Rafael Spregelburd lui-même. « C'est un spectacle sur la fin : fin de l'art, de la famille, de la langue, de la santé, de l'argent... Avec, au bout du chemin, la fin de l'Europe. À l'origine, Fin de l'Europe devait être une pièce plus longue, une heure ou une heure et demie. Mais finalement, nous avons décidé de consacrer 30-40 minutes à chaque thème et Fin de l'Europe n'est qu'une d'entre elles, clôturant le parcours. »



© MANUEL MADEIRA

J.-M. W.

2312830d

*voir conditions en magasin

J'AIME

-18%

SUR LA LITERIE,
le linge de lit, les canapés-lits, les relax

Du 30/09 au 31/10

Livraison offerte dans tout le pays

au bon repos
MAISON DEKOCK, DEPUIS 1898

EN TOUTE CONFIANCE

Place de la Chapelle 10
Bruxelles - Sablon
aubonrepos.be

02 511 43 98

P Parking privé